

LA CRISE DU CAPITALISME, LA GUERRE ET LE SOCIALISME

J. POSADAS - 16 avril 1978

La guerre est un besoin du capitalisme. Elle fait partie de la concurrence du capitalisme, de l'accumulation du capital. Elle n'intervient pas directement dans la commercialisation, mais bien dans la production et les bénéfices. L'industrie d'armements représente environ 20% de la production de tous les grands pays. Dans des cas comme celui de l'Amérique du Nord, un arrêt de la fabrication d'armes signifie un effondrement complet, et pas seulement une crise.

Les plus importants capitaux du monde sont investis dans les armes atomiques. Ce sont des capitaux de l'État, mais c'est l'industrie privée qui produit. Une infinité d'entreprises privées fait des produits, des pièces, des préparations chimiques ou atomiques, qui sont livrés ensuite à l'État. La fabrication d'armements ordinaires occupe une part prépondérante de tous les budgets. En France et en Belgique par exemple, les ventes d'armes occupent environ 25% du total des exportations.

Cette structure crée toute une couche de gens qui veulent la guerre et qui, s'ils ne peuvent faire la guerre entre les grands pays, donnent des armes aux petits pays pour la faire. Ils n'inventent pas la guerre. Celle-ci est un besoin social pour ceux qui dirigent, ou ceux qui se défendent. Ces types vendent des armes et investissent dans cette industrie. Si tout cela devait s'arrêter, le capitalisme entrerait dans une crise à en éclater. Les couches aisées de la petite-bourgeoisie, sur lesquelles le capitalisme a un grand contrôle, abandonneraient celui-ci si elles ne voyaient plus de perspectives en lui.

Un autre aspect fondamental dont il faut tenir compte, est le fait que le prolétariat n'augmente pas en tant que classe, en nombre. D'autres secteurs, tels que la petite-bourgeoisie, augmentent leur poids dans l'économie, à cause de l'importance croissante de l'électronique, de l'informatique, etc... L'intelligence créée par leur fonction, leur fait voir qu'ils jouent un rôle fondamental, mais aussi qu'ils dépendent d'un régime social qui n'a plus de perspectives. Ils reçoivent l'influence des États ouvriers. L'automation et l'électronique se développent, mais les États ouvriers progressent sans cesse.

Il en va autrement dans les pays économiquement arriérés - bien qu'ils soient socialement très avancés - d'Afrique, d'Amérique Latine et d'Asie. Dans ces pays, le prolétariat augmente, car il vient à peine de se créer. Mais tous ces pays ne compensent pas la force décisive, concentrée d'une part dans les grands pays capitalistes, tels que l'Allemagne, les États-Unis, la France, et de l'autre dans les États ouvriers. La force que tire la bourgeoisie du fait que la petite-bourgeoisie remplace le prolétariat dans la production représente seulement un avantage de courte durée, parce que le processus ascendant de la révolution gagne sans cesse de nouvelles forces et développe l'intelligence et la compréhension de la petite-bourgeoisie. Chaque machine électronique annule mille ouvriers et chaque technicien manipulant la machine en remplace une quantité d'autres. Mais de nombreux ouvriers deviennent à leur tour des techniciens. La technique n'est plus tant une spécialisation qu'un travail routinier.

Avant, la spécialisation existait parce qu'il n'y avait pas de généralisation des connaissances scientifiques. Maintenant n'importe quel ouvrier qui se met à l'étude connaît cela tout de suite et peut manipuler la machine « électronique la plus compliquée. La petite-bourgeoisie elle-même ne représente plus une catégorie bien différenciée. Elle se sent chaque fois plus une partie du produit qu'elle fabrique en appuyant sur le bouton. Il existe des complexes industriels – appelés ainsi pour leur étendue énorme et la variété de leur production – dans lesquels trois ouvriers font marcher toute une usine. L'automation du système de production élimine progressivement des prolétaires, diminue leur nombre, mais gagne la petite-bourgeoisie technique et scientifique aux rangs du prolétariat.

Conjointement à ce processus, il y a le fait que le capitalisme n'a pas d'autre solution que la guerre. Il va décider du massacre que la guerre va signifier, indépendamment de la volonté d'un capitaliste ou d'un autre : c'est le besoin du régime qui provoque la guerre. La structure de l'économie est telle que, pour qu'elle fonctionne, les plans essentiels doivent être décidés par la haute finance, le grand capital, la grande industrie, qui concentrent tout et déterminent le mouvement économique des autres entreprises.

Le grand capital se concentre chaque fois plus dans les pays capitalistes. La concurrence est plus rapide, plus dynamique qu'à toute autre étape de l'histoire. Cette concurrence signifie aussi concentration de capital, de production et de domination de l'économie. Les secteurs de la grande industrie, dans les grands pays, sont ceux qui dominent l'armée, la police, qui décident aussi des essais atomiques. Ces secteurs-là décident de la guerre. Ils peuvent la lancer à n'importe quel moment, sans que le parlement ou le président puisse intervenir. Ils dominent l'économie.

Il faut faire une analyse de classe, et non se référer aux paroles d'un capitaliste ou d'un autre. Par exemple, on trouve normal d'étudier la naissance d'une plante à partir de la semence, le développement de la fleur, sa vie, sa relation avec la terre, l'unité de la plante. On étudie bien cela en botanique, en génétique. Mais faudrait-il procéder autrement pour étudier la société ? Beaucoup de camarades communistes disent : « Les conditions historiques ont changé depuis l'époque de Lénine ». Et pourquoi cela ? A-t-on obligé la bourgeoisie à changer de nature, de conception ? Qu'y a-t-il de changé au point que la bourgeoisie accepte maintenant de ne plus faire la guerre, ou se voit contrainte à ne plus la faire ? Quels sont les exemples historiques ?

Prenons les exemples de l'histoire. La Chine a été le lieu des plus grandes conciliations, mais elle a dû faire la guerre, pour imposer des changements sociaux. Comment le capitalisme organise-t-il son comportement ? En quoi donne-t-il des preuves qu'il est influencé par le progrès de l'histoire ? Où voit-on que la classe capitaliste est désorganisée, ou que les secteurs décisifs sont isolés ? Il n'y a aucun exemple qui le montre.

Mais les communistes et les socialistes ne discutent pas ainsi. Ils disent simplement : « La guerre serait une atrocité, ce serait la fin du monde ». Ils font peur avec cette idée, en commençant par s'effrayer eux-mêmes, et ils cèdent. Ils cherchent la façon de s'installer dans le domaine de l'ennemi, afin de le surveiller, de l'empêcher de faire la guerre, de le contrôler, ou de le persuader d'accepter des changements. Il s'agit là d'une philosophie mystique. Ce n'est pas une erreur, mais une manière de concevoir le comportement humain indépendamment de son rapport avec la production. La grandeur de Marx a consisté essentiellement à dévoiler le fétiche de la production, et l'existence réelle, matérielle, du capitalisme. Il y a une unité entre capitalisme et fétiche de la production. Le capitalisme sans la production ne remplit aucune fonction. Mais la production sans le capitalisme sert à quelque chose. C'est de la production que le capitalisme tire sa force, sa façon de penser, de voir, de concevoir.

La peur actuelle du capitaliste n'est pas quelque chose d'ordinaire. Il a peur parce qu'il voit un vide dans la vie. Les gens, en général, ont peur pour un fait concret, parce qu'ils ne se sentent pas forts, parce qu'ils sont ignorants ou ne parviennent pas à concentrer l'attention pour comprendre quelque chose. Mais le capitaliste n'a pas de telles sensations. Ses réactions ne sont pas celles des gens en général face à un fait. Il redoute d'être délogé de l'histoire. Il est brutalement influencé par cette peur, et il s'enferme et s'accroche à ses intérêts de classe. Si le capitaliste pouvait penser humainement, pour lui-même, et en tant que classe, il céderait devant l'histoire à l'idée que le capitalisme va disparaître, et que tout sera meilleur pour tous. Mais le capitaliste ne pense pas ainsi.

L'histoire s'est construite par rapport à la production, à la propriété. Il en est si bien ainsi que même dans des États ouvriers, on peut voir cette dépendance de la production et de la propriété. Et cela détermine toute une façon de voir, de prévoir, d'envisager l'avenir. Le capitaliste ne voit pas d'avenir dans la vie, et il s'accroche à ce qu'il a. Il ne pense ni à sa femme, ni à ses enfants. Aucun grand capitaliste n'a de notion de famille, de maternité, de paternité. Sa vie, c'est sa fonction. Sa fonction dans la vie est de se reproduire dans la production, non de se reproduire dans la famille. La joie du père qui a un enfant fait partie de l'optimisme naturel envers l'avenir, tandis que la tragédie du bourgeois par rapport à ses enfants surgit de son manque d'avenir, de sa peur de la disparition du système capitaliste. Comment imaginer alors que le

capitaliste va avoir une pensée opposée à ce besoin de propriété qui est la vie pour lui, et qui a déjà créé toute une structure ! Nous allons gagner une grande quantité d'individus au travers de l'intelligence mais on ne peut gagner la structure. On peut affaiblir beaucoup le capitalisme, comme l'a fait le gouvernement d'Allende au Chili, on peut même aller jusqu'au gouvernement et prêter serment à la Constitution, pour montrer ensuite qu'il s'agit d'une Constitution faible. On peut aller au gouvernement, et de là, préparer la classe à avancer au maximum. Mais pour faire cela, il faut désarmer l'armée, détruire toute la structure de l'appareil d'État capitaliste, et introduire des normes qui permettent l'intervention de la population.

Les directions communistes parlent cependant de « secret d'État », de « secret des jugements », ou bien de « secret militaire ». Ce sont de purs mensonges. C'est la classe dirigeante qui organise cette structure pour diriger les affaires en fonction de ses intérêts, et utiliser l'armée, les policiers, les lois et les juges en fonction de tels intérêts. Mais les communistes ne discutent pas de cette façon. Ils disent, en prenant l'exemple du gouvernement d'Allende, que celui-ci aurait même pu aller beaucoup plus loin encore, s'il n'y avait pas eu de « traîtres ». Ils donnent une fausse notion de l'histoire.

Le militaire ou le bourgeois qui prête serment à la Constitution d'Allende, pour la trahir ensuite, ne jure que parce qu'il n'a pas d'autre issue, mais en même temps il prépare la contre-révolution. Le dirigeant a le devoir de comprendre qu'il en est ainsi. Autrement, il n'utilise pas la méthode dialectique. Il emploie une méthode énigmatique pour savoir ce qui va se passer, ou bien il a une croyance pieuse ou mystique dans la révolution. S'il appliquait la méthode dialectique, il se dirait : « Ce type fait des serments, mais c'est un menteur ». Il jure de respecter le gouvernement d'Allende, mais il veut défendre la propriété privée. Allende lui-même, en jurant sur la Constitution, a juré de défendre la propriété privée, mais il s'est gardé des marges de manœuvre pour éluder la propriété privée, grâce à la force que lui donne le mouvement ouvrier.

Les communistes discutent sur la base de suppositions, d'imaginations, et non en fonction de la conclusion scientifique du comportement des classes. Ils parlent de la peur de la guerre atomique, mais qui a peur de la guerre atomique ? Ils répandent leur propre peur. En fait, ce n'est pas qu'ils aient peur, mais ils redoutent d'être responsables d'une destruction du monde. Mais la classe ouvrière n'a pas peur, elle sent qu'il n'y a pas d'autre remède. Elle dit « La guerre va être terrible ». Mais le dernier accident de train en Italie, dans lequel 40 personnes sont mortes et où beaucoup d'autres vont mourir, comment faut-il le qualifier ? Il y a des quantités d'exemples comme celui-ci. Il faut discuter tout cela.

La guerre n'est pas la fin du monde, elle provoquera des destructions plus grandes qu'avant, mais proportionnellement à la destruction, il y a aussi une augmentation très grande de la capacité scientifique, de la conscience et de l'intelligence du monde, pour comprendre qu'il peut tout refaire, et mieux qu'avant. Il y a une diffusion et une transmission constante des connaissances, sur l'économie, sur les lois de la physique. Il y a aussi une élévation de l'assurance du monde en ce qui concerne le futur, la nature, la production, l'univers. Avant, les gens vivaient tout un processus de crainte, ils n'avaient pas d'audace parce que les connaissances étaient réservées à un milieu très étroit. Maintenant les États ouvriers montrent que tout peut être vaincu. La guerre atomique sera seulement plus destructrice que la précédente.

Les effets les plus importants de la guerre ne consistent pas dans les destructions matérielles, car on peut reconstruire n'importe quoi, mais elles résident dans la peur qui impose et paralyse. Après les guerres précédentes, c'était la bourgeoisie qui reprenait la direction et ressuscitait le processus mystique de la production capitaliste. Mais maintenant, il en est autrement, car l'État ouvrier, d'emblée, développe la confiance dialectique dans le processus matérialiste de l'histoire.

Il faut discuter ces phénomènes avec tous les camarades communistes, socialistes, gauchistes. Nous ne voulons pas la guerre. Celle-ci est inhérente au capitalisme. Marx, Engels, Rosa Luxembourg, ont beaucoup écrit là-dessus. Rosa Luxembourg a fait en particulier de très bons textes où elle montre que l'industrie de guerre est inséparable de la vie du capitalisme. Actuellement, cette industrie occupe une place immensément plus grande qu'à l'époque de Rosa Luxembourg.

Tout grand pays capitaliste consacre 30% de son économie à la guerre. Ils le camouflent de mille manières, derrière « les types qui observent le ciel », « ceux qui regardent les étoiles », etc... Il y a des milliers de types

ainsi, qui remplissent une fonction pour la guerre. Les Soviétiques ont mille satellites de surveillance du système capitaliste, qui servent aussi à la météorologie. Et les Yankees, combien en ont-ils ? Non seulement ils doivent en avoir pour observer les Soviétiques et leurs alliés, mais aussi pour leurs propres rivaux français, allemands ou japonais !

L'insécurité, l'ignorance, les méthodes de pensée incorrectes, sont la base essentielle de la peur. On peut avoir un manque de connaissance sans pour autant avoir peur. Par exemple, si on ne sait pas ce qu'on a devant soi, en volant avec un avion, on regarde la carte, et c'est tout. On n'a pas peur pour autant. La crainte envers le futur a des racines sociales. Une des conséquences de la propriété privée est d'avoir développé la conception individuelle pour envisager toutes choses. Une des conséquences les plus importantes de la révolution socialiste est d'avoir développé l'intérêt collectif. La base de cet intérêt est la confiance dans le fait que nous pouvons tout faire, tout résoudre. Le capitalisme n'est pas capable de cela. Dans l'État ouvrier, c'est différent. Par exemple, la Russie en 1917 était complètement détruite. Lénine organisa le programme, il dut concéder la NEP au bout de trois ans, mais il construisit l'État ouvrier.

Le terrorisme n'a pas de sens. Il y a des terroristes bien audacieux, résolus, qui n'agissent pas par intérêt individuel, mais ce qu'ils font n'est d'aucune utilité dans l'histoire. Le terrorisme, dans certains cas individuels, peut être utile comme moyen, mais non comme une fin en soi, ni comme un programme. Par exemple : en pleine guerre, liquider l'état major de l'ennemi. Mais il s'agit alors d'une guerre, et non de terrorisme.

Trotsky explique bien comment Lénine cherchait à persuader les anarchistes, les terroristes, à les gagner, car ils étaient des gens très audacieux et désintéressés. La majorité d'entre eux provenait de familles riches, et exprimait une réaction sociale contre la pourriture de la société bourgeoise. Cela arrive encore actuellement. Ce fut le cas avec Patricia Hearst*. Il y a une part de comédie là-dedans, car la CIA est derrière tout ce groupe, mais il y a aussi, de sa part, une réaction contre la pourriture de son milieu, contre la vie monotone, écrasante. Les gens s'offrent des diamants et vivent dans la solitude, alors que toutes les nouvelles du monde montrent le progrès immense de la science. Et ces gens vivent enfermés dans leur monde. Ils ne s'intéressent à la science que pour voir ce qu'elle permet de produire à meilleur prix.

Le terrorisme n'est pas une méthode de progrès. En fait, il n'existe plus de terrorisme. Ce sont les capitalistes, les dictatures bourgeoises, qui emploient le terrorisme comme méthode d'intimidation et de liquidation, de massacre des gens. Dans le mouvement ouvrier, dans la révolution, le terrorisme n'est pas nécessaire. Il ne l'a jamais été et l'est encore moins maintenant qu'avant, parce que la preuve est faite que tout le progrès de l'histoire a été accompli par les vingt États ouvriers, et sans terrorisme. La révolution n'est pas du terrorisme, ni de la violence, mais la méthode nécessaire pour progresser.

Pour faire bouger un objet, il faut lui donner une impulsion, et forcer l'état statique dans lequel il se trouvait. L'état statique est une des formes du mouvement. Autrement, on ne peut pousser l'objet. Pour avancer, il faut bouger, il faut écarter l'obstacle. Quand on veut enfoncer un clou, on ne peut se contenter de dire : « Clou, enfonce-toi ». Pour dévisser une vis, on ne peut pas dire : « Vis, défais-toi », il faut utiliser la force. Engels explique tout cela. Le passage de la graine à la fleur prend des formes violentes, il vient un moment où la transformation se fait sans que cela soit visible antérieurement. Le passage d'un état à un autre ne se fait pas progressivement. La naissance d'un enfant se passe de la même manière. Actuellement, on peut suivre le processus, l'influencer, l'organiser, le stimuler, l'élever, mais on ne peut empêcher l'étape du saut dialectique, ni dans une activité sociale, ni dans une activité naturelle. C'est la forme que prend le mouvement. Quand un processus qui était en marche s'arrête, le mouvement s'interrompt, mais il ne cesse pas pour autant, il prépare des conditions pour se remettre en marche.

Le processus de la violence est une forme du mouvement de la société. Elle existe dans la nature comme dans les relations humaines. Mais ceux qui emploient la violence du terrorisme ne répondent pas à une nécessité de l'histoire, ils le font pour intimider. La révolution ne cherche pas à intimider, elle gagne parce qu'elle montre l'existence de formes sociales économiquement, socialement et humainement supérieures. Elle ne défend pas des intérêts individuels, elle cherche l'élévation de l'humanité dans ses relations économiques, sociales, afin de pouvoir se débarrasser de toute forme de crainte, d'imposition. Ce qu'on appelle aujourd'hui la violence disparaîtra également, on l'admettra comme la forme normale du mouvement.

Celui-ci se concentre pendant une période, il suit un processus de dualité, jusqu'à la synthèse que représente une forme supérieure.

Les communistes ne discutent pas ainsi. Ils ne discutent jamais de dialectique, et quand ils le font, c'est pour aborder un point de détail ou secondaire. Mais la méthode dialectique est la base de la compréhension de l'histoire. Aussi, beaucoup d'entre eux sont sceptiques et critiques de la méthode dialectique, alors que n'importe quel scientifique est dialectique, même quand il ne le sait pas lui-même.

J. POSADAS – 16 avril 1978

Note :

Patricia Hearst : fille d'un important industriel américain qui rompit avec son milieu pour s'intégrer dans une secte à la fois mystique et criminelle qui prônait le rejet absolu de tout ce qui représentait la haute société américaine.